

DEPECHEES

LA QUESTION

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Prise de Tarrac—Marche en avant des Américains.

Sanlle, 13 novembre.—Quand le colonel Bell a quitté Capas, à 10 heures de Tarrac hier, à 10 heures, il comptait en faire une reconquête. Il avait avec lui le 38e d'artillerie, les éclaireurs de Shavin, le 2e d'infanterie de la cavalerie, un bataillon du 22e régiment et des canons Gatling.

Les éclaireurs montés, précédant le corps principal, le long du chemin de fer. Ils ont rencontré une centaine de rebelles à Murcia, mais ceux-ci ont battu précipitamment en retraite.

Les éclaireurs ont trouvé le dépôt de munitions; ils ont éteint le feu et saisi la batterie.

La principale colonne a suivi le chemin des voitures; elle est entrée dans Tarrac des deux côtés à la fois, sans tirer un coup de fusil.

Les insurgés venaient d'évacuer la place, après avoir mis le feu à la station du chemin de fer et au matériel roulant.

Il avait laissé un arrière-garde de 400, qui n'a pas un resteur sur place pour couvrir la retraite du corps principal des insurgés, comme ils devaient en avoir reçu l'ordre.

Tout le matériel de l'artillerie des rebelles avait été expédié à la villa d'Ordonnell.

Les Américains continuent à circuler si rapidement, que les rebelles n'ont même pas le temps de détruire le chemin de fer.

Nouvel Appel aux Boers

Pretoria, lundi, 6 novembre.—Le Standard et Diggers News dit que l'on s'attendait à un départ, aujourd'hui, d'un autre corps pour le théâtre des hostilités. Un certain nombre de Boers ont reçu l'ordre de partir; d'autres se sont offerts spontanément.

Ce corps sera sous le commandement d'un frère de général Jan H. M. Kock, qui a été blessé et fait prisonnier par les Anglais, et est mort ensuite à l'hôpital de Lady-Smith.

Les visites de maison en maison continuent dans le district central. Tous les maisons qui ne sont pas engagées volontairement feront le service de la police. Ceux qui sont sujets au service devront se rapporter, aujourd'hui.

Quiconque n'obéira pas à cet ordre sera passible d'une forte amende et, s'il persiste dans son refus, il sera expulsé de l'Etat.

Nominations très prochaines de Gouverneurs Civils à Cuba et à Porto-Rico.

New York, 13 novembre.—Une dépêche spéciale de Washington au "Herald" dit que le président McKinley annoncera au Congrès son intention de nommer des gouverneurs civils à Cuba et à Porto-Rico. Il est même possible qu'il n'attende pas l'initiative du Congrès avant de faire ces nominations. Cette déclaration est faite d'après un membre du comité des affaires étrangères, qui venait d'avoir un entretien avec le président sur ce sujet.

Réservoirs d'eau

Dans l'Ouest.

Il est beau de faire des conquêtes territoriales et des conquêtes commerciales, comme celles dont nous pouvons nous glorifier aujourd'hui, mais la gloire en soi n'a pas à s'occuper de ce côté de la question. "Il n'est pas digne de la cour, dit-il, de rechercher si l'y a eu malversation dans l'affaire."

MASSACRE

DE LA

Mission Bretonnet.

Les régions tchadiennes viennent encore une fois d'être arrosées de nos français. L'une des trois missions qui s'en allaient à la conquête du Tchad a été massacrée.

Mais, tandis que nous nous alarmions à tort sur le compte de la mission Bretonnet qui avait été anéantie dans un combat que lui a livré Rabah, le puissant chef musulman, le même qui fit périr, en 1891, l'infortuné Crampel.

Voici, en effet le télégramme que le ministre des colonies à Paris, a reçu de M. Gentil, commissaire du gouvernement dans le bassin du Chari :

J'ai la douleur de vous apprendre la mort de l'administrateur Bretonnet, du lieutenant Braun et du maréchal des logis Martin, tués dans un engagement avec Rabah.

Rabah en personne dirigeait l'attaque. Bretonnet, parti par le Baghirmi sans attendre la compagnie commandée par le capitaine Julien, a soutenu le combat avec 30 tirailleurs sénégalais contre 7 à 8,000 hommes.

27 Sénégalais ont été tués.

3 blessés ont été faits prisonniers. Mais l'un de ces derniers, le sergent Samba-Sal, s'est enfui et a été recueilli par nous. Rabah a éprouvé de grandes pertes. Son fils Niabé a été blessé dangereusement. L'élite de ses guerriers a succombé.

C'est vraisemblablement dans les derniers jours de juillet qu'a eu lieu le combat si désastreux pour les Français.

M. l'administrateur Bretonnet était un Africain dans toute la force du terme. Comme enseigne de Mizon dans l'exploration de la Bénoué et de l'Adamaoua. Devenu lieutenant de vaisseau, et toujours attiré par l'Afrique, il avait, en 1897, accompli une importante mission dans le Bassin Niger; c'est lui qui avait été chargé de procéder à l'occupation de la région comprise entre Ilo et Bonass. La façon brillante dont il avait conquis ce territoire — que les Français durent abandonner depuis, pour des raisons diplomatiques — lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Mais l'Afrique le hantait au point qu'il renonça à suivre sa carrière dans la marine et qu'il démissionna. Il y a plus d'un an, pour devenir administrateur colonial. Il était né le 2 mars 1864. Il avait donc trente-neuf ans.

La mission qui conduisit M. Bretonnet vers le Tchad, avait été organisée dans les derniers mois de l'année dernière. Il s'agissait, pour le chef de la mission, d'aller prendre les fonctions de résident dans le Baghirmi; c'est-à-dire sur les bords du lac

Tchad ou du fleuve Chari, et ce à la suite de l'exploration que M. Gentil avait dirigée, avec un plein succès, de 1895 à 1897.

Au cours de ce premier voyage, M. Gentil avait établi la liaison entre le Congo et le Tchad; il avait ouvert le Baghirmi à l'influence politique et à l'influence commerciale française; il avait fait pénétrer le fer novembre 1897 — il y a juste deux ans — son petit vapeur le Léon Biot sur le grand lac africain; il avait trouvé dans les Baghirmiens des alliés fidèles. Aussi, quand il revint en France pour prendre un repos bien gagné, suivi d'ailleurs des quelques Baghirmiens qu'on a vus à Paris, il obtint du gouvernement que son œuvre si bien engagée serait continuée et poursuivie.

C'est dans ces circonstances, en septembre 1898, que M. Bretonnet quitta la France, et partit pour le Baghirmi. Il n'était, du reste, que l'ayant-coureur de M. Gentil, qui le suivit à quelques mois de distance en lui amenant des renforts. Grâce aux soldats et tirailleurs ainsi réunis, les chefs de la mission pouvaient disposer de 600 fusils.

Mais la région où les français allaient opérer était voisine de Bornou, où régnait Rabah, l'ancien esclave de Zobeir-pach, l'échappé du Darfour, que quinze années de succès ininterrompus avaient transformé en un sultan puissant, redouté et redoutable, faisant payer tribut à vingt peuples soumis à son joug. Hostile aux étrangers, en sa qualité de musulman fanatique, ambitieux et despotique, Rabah devait forcément essayer de barrer la route aux missions européennes qui cherchaient à venir jusqu'aux tchadiennes. Il disposait, pour atteindre son but, d'une véritable armée, que quelques corosspondants évaluaient à vingt mille hommes, que d'autres chiffraient seulement à huit mille, mais qui, de l'avis unanime, était composée de soldats vigoureux, bien disciplinés et bien armés.

La mission Gentil-Bretonnet devait donc se heurter à forte partie en arrivant au Baghirmi, et ce n'était pas trop pour elle d'avoir un effectif de 600 soldats. Mais le malheur voulut que M. Bretonnet eût, avec une faible escorte de 30 hommes, le choc de l'armée de Rabah, et un désastre ne put pas être évité.

On sait, en effet, d'après une autre dépêche de M. Gentil, que celui-ci, étant au poste de Gribingui le 3 août, reçut une lettre de Bretonnet, datée du 16 juillet, qui faisait prévoir une attaque imminente de Rabah. Très inquiet, M. Gentil partit aussitôt au secours de M. Bretonnet, emmenant avec lui une compagnie commandée par le capitaine Julien et forte de 127 hommes. C'est au cours de cette marche, en arrivant à Gaoua, le 16 août, que la nouvelle du combat lui fut apportée par le sergent sénégalais échappé au massacre.

M. Gentil établit à Gaoua un poste retranché, commandé par le capitaine Robillot et disposant, avec l'appui de deux canons, de la compagnie Julien. Puis il revint à Gribingui en sept jours, marchant le jour et la nuit, pour envoyer à Gaoua une seconde compagnie de tirailleurs, forte de 137 hommes et commandée par M. le capitaine de Cointet.

Cette seconde compagnie allait quitter Gribingui le 29 août. Des forces suffisantes pour assurer la sécurité du poste de Gribingui ont d'ailleurs été maintenues en arrière.

Telles sont les nouvelles reçues sur ce triste événement. Au moment même où elles me parvenaient, écrit un correspondant, je lisais dans un journal de

Bruxelles, le *Mouvement géographique*, les quelques lignes suivantes qui ont paru il y a huit jours et qui ont pris ainsi, à mes yeux, l'apparence d'une sombre prophétie: "Nous pensions que M. Gentil, auquel on doit une très belle exploration géographique, a rendu un assez mauvais service à son pays en s'illusionnant sur l'effet que peut produire sur les bords du puissant potentat soudanais l'arrivée de quelques blancs accompagnés d'une faible escorte de soldats noirs... Puisent les expéditions qui vont suivre sur le bassin du Tchad ne pas s'appréhender à leurs dépens !..."

Après de Béhage prisonnier et, dit-on, mis à mort dans son cachot, voici le massacre de Bretonnet et des siens: Rabah, le puissant potentat soudanais, comme dit le journal belge, est un adversaire avec qui les Français doivent désormais compter sérieusement. C'est un nouveau Samory qui se dresse devant eux.

RAPPORTS

—ENTRE—

MORTS ET VIVANTS.

On a fait grand bruit, il y a quelques mois, d'un schisme prétendu qui se serait produit entre les spirites et M. Flammarion. Le célèbre astronome a protesté contre cette interprétation donnée à quelques réserves qu'il avait cru devoir faire sur la possibilité des rapports entre morts et vivants.

On a enregistré cette protestation. Ce qui est certain, c'est que M. Flammarion croit plus fermement que jamais aux manifestations télépathiques des morts. Et, entre autres exemples, il cite l'anecdote suivante: "Il y a quelques jours, quand j'étais à la Commune du 1871, j'étais enfermé à la prison Saint-Pierre avec Gaston Crémieux, condamné à mort. Dans la prison, raconte M. Clovis Hugues à l'heure des promenades il nous arrivait de traiter, au petit bonheur de la causerie, la question de Dieu et de l'âme immortelle. Un jour, comme quelques camarades s'étaient prélassés à l'heure de la causerie, je leur fis remarquer, sur un signe de Crémieux, qu'il était peu convenable, de notre part, de proclamer des négations devant un condamné à mort qui croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le condamné me dit en souriant: "Merci, mon ami. Quand en me fusillera, j'irai vous faire la preuve de ce que j'ai dit dans votre cellule."

Le matin du 30 novembre, à la pointe du jour, je sus subitement réveillé par un bruit de petite coupes secoués dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai, bien éveillé, devant la table: le bruit continua. Cela se reproduisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions. Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre dans la cellule de Gaston Crémieux. Ce jour-là, comme les autres jours, je fus fidèle à notre amical rendez-vous. Hélas! il y avait des scellés sur la porte de la cellule, et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. On l'avait fusillé le matin, à la pointe du jour..." M. Clovis Hugues et, avec lui, M. Flammarion, ne doutent point que les "petits coups secs" de la table n'aient été les suprêmes adieux du condamné à mort.

Le capitaine Kennedy commença ses opérations dans les environs du port de Durban lors de l'arrivée des renforts anglais. Il sera attaché ensuite à l'état-major anglais et suivra la marche des troupes vers l'intérieur.

Le capitaine Kennedy disposera de six appareils et aura sous ses ordres quatre assistants techniciens et six ouvriers qui viennent directement des usines Marconi.

Il faut espérer que les télégrammes sans fil du gouvernement anglais seront un peu plus clairs et plus explicites que ses cablegrammes.

Le microbe du rhum.

L'alcool avait passé jusqu'ici pour être fort désagréable aux microbes. Eh bien! M. Voley, de l'Université d'Oxford, vient de découvrir un microbe qui vit tranquillement et se développe à merveille dans le rhum!

Le rhum possède donc son microbe. Ce petit être microscopique est enveloppé d'une coque résistante et gélatineuse qui l'isole de la liqueur; mais, enfin, il y a contracté tout de même... Et ce microbe prospère au sein de la liqueur. Comment vit-il de rhum? Il est de fait qu'il engendre une maladie dans le rhum, maladie bien connue des producteurs, mais dont on ignorait la cause.

On peut aisément reconnaître un rhum rendu ainsi malade en y mélangeant 50/0 d'eau. En quelques heures, la liqueur se trouble; il se forme un abondant précipité ou des flocons blanchâtres qui nagent dans le liquide. Cette maladie cause souvent de grandes pertes aux industriels. L'origine, c'est positivement le microbe!

On a proposé d'appeler ce nouveau micro-organisme *coctothrix methylis*. Le nom importe peu; ce qui sera toujours bon de savoir, c'est que, en dégustant un petit verre, on est exposé à absorber un microbe.

V.—Une philosophie de la certitude et de la vie. — M. A. L. Laplace, par M. A. L. Laplace. — L'Éducation. — VII.—Les Écoles et l'Éducation. — L'Éducation. — VIII.—L'Éducation et la République. — L'Éducation. — IX.—Bulletin Bibliographique.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

"The Sporting Duchess"

Venez-vous produire un drame, une comédie, dont le succès soit assuré? Vous prenez une ou deux pièces qui ont obtenu jadis un succès fou, avec toutes leurs propriétés les plus amusantes, on les plus émoionnantes; vous y ajoutez, si vous le pouvez, quelques scènes étranges, qu'elles soient ou non de votre invention, peu importe. Vous faites de tout cela un amalgame comme savent le traiter tous les auteurs d'esprit et de ressources — et très certainement les auteurs de la pièce "The Sporting Duchess" en ont.

Toute la question est de transporter tout cela sur un terrain plus ou moins nouveau, au théâtre, dans le monde du "sport", par exemple, et votre succès est enlevé d'avance. Les auteurs de "The Sporting Duchess" viennent de prouver une fois de plus la vérité de ce que nous avançons.

Impossible pour le public de résister à l'intérêt qu'offre sur la scène le monde du sport avec ses chevaux, ses paris, ses jockeys et ses émotions de courses.

Il y avait foule, en effet, hier et avant-hier soir, au Crescent. Il y a là des scènes de la vie réelle qui sont extrêmement bien traitées et méritent d'être vues et revues, surtout par ceux qui fréquentent le turf.

Quant aux intrigues d'amour qui remplissent la pièce, nous connaissons tout cela. C'est précisément le talent des auteurs de leur donner les allures de la nouveauté. C'est à quoi ils ont réussi complètement.

THEATRE TULANE.

Roland Reed.

"His Father's Boy". C'est le titre de l'amusante comédie que donne en ce moment le Théâtre Tulane. Si nous ne connaissions pas la pièce d'avance, le titre, à lui seul, suffirait pour nous en expliquer la portée et l'esprit, et nous devinerions aisément quel doit être avoir dans la coulisse quelque acteur comique, plein de drôleries, pour enlever le premier rôle; quel artiste comme Roland Reed, par exemple.

"His Father's Boy" est certainement une des meilleures bonnes pièces qu'il ait maintenant à la scène, et elle va comme un gant à l'original artiste que l'on appelle Roland Reed. Rien de décevant comme la scène où il attribue un paternité qu'il n'a jamais eue et avoue humblement une faute qu'il n'a jamais commise.

Miss Isadore Rush est excellente dans le rôle de Mme Pennie quand à M. Roland Reed, il est inimitable. Tous ceux qui aiment le rire franc, loyal, le rire qui veut faire oublier un instant les tristesses de la vie, voudront le voir dans "His Father's Boy".

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait une foule énorme, dimanche soir, au Grand Opera House. On y donnait un drame à grand spectacle, auquel la popularité de la troupe Baldwin-Melville donna un nouvel attrait: "Under the City Lamps".

Nous devons remarquer, en passant, que pour enlever magistralement une pièce de ce genre, à grand effet de scène, après avoir excellentement interprétés les quelques scènes charmantes que ces artistes nous ont données auparavant, leur faut beaucoup de valeur.

DECISION

—DE LA—

Cour Suprême des Etats-Unis.

Le juge Brown a transmis hier la décision de la cour suprême des Etats-Unis dans l'affaire de la Ville de la Nouvelle-Orléans contre John S. Warner.

Il s'agissait dans cette affaire de la validité de certains mandats remis par les autorités municipales de la ville en 1876 en paiement de l'établissement d'un système de drainage, mandats qui ont été subéquemment répudiés.

La cour suprême maintient

petit, comme tu l'as dit très souvent, et fort justement, c'est moi le patron.

C'est moi qui manigance tout ça, il est trop juste que j'en sois récompensé!

—Alors, comment partages-tu ?

—Voilà; répliqua crânement Dufresne.

Six mille balles pour moi, et deux mille à chacun de vous autres.

C'est juste ce que demandait Rosalie, elle sera contente.

Quant à toi, tu es dans l'écurie, tu n'as qu'à manger au râtelier.

—Y a pas gras; jusqu'à présent, j'ai mangé de la paille, mais j'ai vu la couleur de l'avoine, répliqua cyniquement M. de Surin, à ce compte-là, m'enrichirais pas de sitôt!

—T'es bête, répartit le Fournard gonflé, l'hériteras de ta mère... plus tard.

—Enfin on verra, quoi, faut toujours attraper ce qu'on peut en attendant.

Mais, dis-moi donc, mon vieux renard, repart le jeune escarpe d'un accent anxieux, as-tu prévu le cas où la Boague refuserait?

—Oui, et alors si elle refusait... eh bien, on la...

Dufresne suspendit tout à coup sa phrase, jeta autour de lui un regard scrutateur, puis il se pencha tout contre l'oreille de son complice, comme s'il redoutait que les arbres mêmes n'entendissent, et d'une voix à

peine perceptible, il lui confia ses projets extrêmes.

A deux ou trois reprises différentes, M. de Surin ne put réprimer un tressaillement d'étonnement, et comme Dufresne se redressait, ayant terminé, il dit seulement:

—Très fort, mon vieux, mais diablement canaille, et terrible aussi, si on était vu!...

—Bast! laisse donc, mon petit, qui vent la fin vent les moyens, et puis à cette heure-là tout le monde est couché à la campagne.

D'ailleurs, au point où nous en sommes, il n'y a plus à hésiter.

Sans ça, vois-tu, cette roasse de Rosalie nous ferait pendre.

—Pendre seulement, c'est bien assez, rectifia M. de Surin, faisant de l'esprit.

Allons, séparons-nous, repart Dufresne très froidement, et comme s'il était pressé de quitter son complice.

Tu m'as bien compris, demain dix heures, chemin de la Marne, près du pont du chemin de fer? Et surtout amène là, il faut absolument qu'elle vienne.

—Tu peux compter sur moi, je lui promettais les deux mille balles, elle viendra sûrement.

A demain!

—A demain, petit, et du zerk, hein!

Ne vas pas flancher au dernier moment!

—Sois tranquille, je suis d'attaque, et décidé.

Sur ces derniers mots énigmati-

ques, les deux complices, après un serrement de mains rapide, se séparèrent.

Dufresne revint tout pensif vers la ville, tandis que M. de Surin regagnait hâtivement la grande route, en contournant les champs, après avoir toutefois traversé la ligne du chemin de fer, sous le petit pont où coule, torrentueux et clair, le ruisseau qui dessert le moulin Leffranc...

Le lendemain, dans la soirée, Dufresne, après avoir copieusement dîné à la table d'hôte de l'hôtel de l'Éléphant, vint s'asseoir à la terrasse à moitié couverte du café du Commerce, si juste en face du pont, sur lequel La Fontaine.

Près de lui, sur une chaise, il déposait un petit paquet soigneusement enveloppé.

Ensuite il alluma un cigare, se fit servir un café brûlant qu'il dégusta sans se presser, tout en étudiant le ciel.

La journée avait été grise, brumeuse et froide, de gros nuages cendrés s'amassaient lentement, semblant peser sur la petite ville d'un poids immense qui l'écrasait.

A de rares intervalles la lune parvenait à se dégager, éclairant brusquement de ses pâles rayons, vite disparus, tel coin du paysage.

Puis l'obscurité s'épandait de nouveau, plus compacte, et précipice aux noirs desseins.

En lui-même, le Fournard se félicitait de ce temps fat à sonhait.

Bientôt il regarda l'heure.

—Neuf heures dix minutes, murmura-t-il.

Il était encore trop tôt pour aller au rendez-vous.

Il lui suffisait, en effet, de marcher vite pour arriver en moins de quarante minutes à l'endroit qu'il avait indiqué la veille.

Comme il faisait cette réflexion, un jeune homme coiffé d'un chapeau de feutre mou vint prendre place au café, de l'autre côté de la terrasse.

Dufresne, par mesure de prudence, affecta de regarder du côté opposé, pour dissimuler son visage le plus possible.

Au contraire, le consommateur qui venait d'arriver semblait prendre à tâche d'étudier son voisin.

Un moment même, il tressaillit involontairement, et prenant prétexte d'un piston atterré qui traversait le pont, il se leva, comme s'il allait au devant de lui.

Et comme Dufresne, agacé, se retournait négligemment pour l'examiner à son tour, il fit mine d'étoffer un bâillement.

Sa main, placée devant sa bouche, lui cachant en partie le bas du visage tandis que le haut se dissimulait sous les bords de son chapeau.

Dufresne rassuré, ou indifférent sans doute, lui tourna dos tout à fait.

Cependant, cinq minutes plus tard, l'ex-homme d'affaires paya sa consommation, se leva très vite, traversait le pont et prit le bord de la Marne, allant vers le quartier des Filloires.

Le consommateur inconnu qu'il décidément, semblait intéressé par la présence de Dufresne à Châteaun-Thierry, attendant patiemment que ce dernier franchit le pont.

Alors il se leva, régla sa consommation, et prudemment, regard fix sur la silhouette misérable, il s'engagea sur des traces, d'un pas décidé.

Il devenait évident maintenant qu'il allait le suivre.

En effet, cinq minutes plus tard, les deux hommes cheminaient à cinquante mètres de distance, sur le bord désert de la rivière.

Celui qui était derrière procédait, avec une sagacité et une prudence remarquables, de toutes les obstacles naturels, susceptibles de projeter une ombre protectrice sur sa route.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 31 août 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

LE MEURTRE DE LA BORGNE.

Ille

Suite.

—La comtesse m'a raconté ça en dinant.

—Ah! ah! F. j'ai dit, ricana

—Et... elle a craché? —Pas un sou. —Malheur! quelle pingre! —Elle a seulement craché de la morale pendant près d'une heure.

Non, ce qu'elle m'a rasé, la bonne femme! —Je te crois, c'est dans ses moyens, ça ne videra pas son coffre-fort.

Mais laissez-moi ce détail, il n'a pas d'importance pour le moment.

Nous allons nous occuper de choses plus graves.

—Ah! quoi donc? —Parlons de Rosalie, car c'est sur elle que repose la combinaison que j'ai ébauchée tantôt.

A ce moment, Dufresne baissa la voix, et raconta brièvement à son complice la table en partie vraie, qu'il avait imaginée pour faire témoigner la Borgne, et établir d'irréfutable façon l'identité de M. Georges, devenant, de par ce témoignage, un vicomte de Presles indiscutable.

—Tu comprends bien, achevait-il, que je n'ai pas l'intention idiote de partager également les dix mille francs que Rosalie recevra, si elle se décide à faire la démarcbe en question.

—C'est bonne blague! ricana M. de Surin, je pense bien que la plus grosse part est pour nous, comme de juste.

—Pour moi... rectifia froidement Dufresne, car enfin, mon

ment Dufresne, car enfin, mon